

son prince, auquel il était dévoué depuis leurs voyages communs sur mer. Le père Fischer, au contraire, était l'organe du clergé et du parti conservateur. Ils agissaient par lui sur le monarque, et de cette façon Fischer jouait maintenant un rôle décisif au Mexique. Le petit secrétaire épiscopal, qui avait été jadis chassé pour différents manquements, se sentait maintenant maître du sort de millions d'hommes. L'influence que l'empereur lui cédait dépassait toutes les bornes. Mais cet édifice si fier tomberait comme un château de cartes, si Maximilien quittait le Mexique. Alors le parti opposé viendrait au pouvoir et le père Fischer serait obligé de fuir. Il était donc résolu de faire son possible pour que l'empereur restât. Sa force de persuasion, son intelligence et son énergie l'aiderent dans ses projets. En outre, il favorisait le désir secret de Maximilien de rester si possible et de garder la couronne.

Maximilien voulait également entendre le conseil de l'ambassadeur anglais, Campbell-Scarlett, qu'il avait trouvé dans les derniers temps « excessivement cordial et loyal (1) », sur l'attitude à prendre. En général, sa résolution était déjà prise. Il voulait dire dans une proclamation qu'il remettait son futur sort à la décision libre d'une assemblée nationale, dont il attendrait la sentence avec patience et dignité à Orizaba. Il avait l'intention d'aller d'abord à la rencontre de l'impératrice, à Vera-Cruz, et ensuite à Orizaba, où tous les fidèles, Fischer à leur tête, devaient se réunir. Les objets de valeur de l'empereur devaient également y être amenés. « Si la nation se décide pour l'empire, écrivait l'empereur à son épouse, nous retournerons dans la capitale comme une force libre et légitime et nous nous vouerons pour toujours à ce pays ; si la nation désire une autre forme gouvernementale, nous nous retirerons dignement, la conscience pure et avec la persuasion d'avoir fait honnêtement notre devoir. Du reste, Dieu décidera, et je me soumetts plein de confiance à sa volonté. J'espère, en peu de semaines, pouvoir te presser contre mon cœur, toi le bonheur de ma vie. Ton Maximilien, fidèle jusqu'à la mort. »

Maximilien remercia Napoléon en termes les plus aimables pour la réception sympathique faite à Charlotte, dont l'impé-

(1) Maximilien à Charlotte, 5 octobre 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

ratrice, comme elle le lui avait écrit (!), avait été vivement touchée. Sa conscience ne lui permettait pas encore de prendre une décision définitive. En outre, il assurait Napoléon de ses vives sympathies et de son incontestable dévouement. La lettre n'était pas franche, elle montrait que Maximilien désirait toujours éviter une rupture personnelle avec Napoléon.

Bazaine semblait maintenant éprouver de la compassion pour Maximilien. Cela ne pouvait être un secret pour lui, quelle destinée attendait l'empereur s'il restait seul au pays. S'il avait jusqu'à présent conseillé à Napoléon d'abandonner Maximilien et s'il avait peut-être éprouvé une joie un peu malicieuse en pensant comment son successeur et l'empereur se débrouilleraient, maintenant qu'il s'agissait d'abandonner Maximilien à son sort, de graves doutes s'emparaient de lui. Il écrivit donc à l'empereur Napoléon, le 8 octobre (1), qu'il pouvait y avoir une catastrophe si Maximilien voulait encore rester au pays après le départ des troupes françaises.

Eloin conseilla l'empereur dans le même sens que Fischer (2). Il disait être persuadé qu'on interpréterait comme une faiblesse et le fait de renoncer à l'entreprise avant le départ des Français. Il fallait consulter le peuple mexicain, libre de toute pression française, s'il désirait que l'empereur restât, oui ou non. Si non, il pouvait rentrer en Europe avec honneur et y jouer, dans les événements qui s'y déroulaient, le rôle qui lui était dévolu. Car l'empereur François-Joseph était découragé, le peuple demandait publiquement son abdication, toutes les sympathies étaient pour Maximilien, et la Vénétie songeait à son ancien gouverneur général. Maximilien connut cette lettre très intime et secrète qui contenait, en outre, des détails très pénibles sur la maladie de Napoléon, par les journaux américains. La lettre avait été interceptée et tout de suite publiée avec un vif plaisir. A Paris, tout comme à Vienne, elle excita l'étonnement le plus pénible. Tout se liguait contre le monarque, déjà si éprouvé.

Napoléon éprouvait maintenant également des remords de conscience. De tous les côtés il recevait des plaintes sur

(1) Voir A. DE SCHRYNMAKERS, *le Mexique*, Bruxelles, 1882, p. 317.

(2) Eloin à l'empereur Maximilien, Bruxelles, 17 septembre 1866. Souvent publiée, entre autres aussi par LEFÈVRE, II, p. 345.

Bazaine. Le maréchal n'avait pas su se faire aimer dans le corps expéditionnaire. Les lettres des officiers et des soldats, adressées à leurs parents à Paris, contenaient de nombreuses plaintes à son sujet, et même une fois l'affirmation enfantine qu'il voulait, à l'instigation de sa jeune femme mexicaine, gagner pour lui-même la couronne du Mexique. Douay avait également continué ses intrigues contre le maréchal, et ses lettres et rapports lui étaient toujours très défavorables. Napoléon, dans son désir d'être exactement instruit sur des conditions qu'il connaissait si peu, lisait ces lettres officieuses, des qu'il pouvait mettre la main sur l'une d'elles; bien que personne n'en assumât la responsabilité.

Les raisons pour lesquelles Bazaine avait été laissé provisoirement à son poste de commandement étaient tout d'abord les mêmes, mais la rébellion de Tampérecour était évitée. Napoléon se décida donc d'envoyer au Mexique un de ses aides de camp, le général de brigade Castelnau, dont les pouvoirs étaient si vastes qu'il pouvait même, au nom de l'empereur, annuler les ordres de Bazaine et obliger celui-ci à retourner en France. Néanmoins Napoléon, dans une lettre qui lui annonçait en même temps la mission du général, assurait Bazaine de ses bonnes grâces et lui disait que sa responsabilité restait la même pour sa personne. L'envoi de Castelnau était une demi-mesure qui augmentait encore la confusion des compétences. L'instruction de Castelnau disait, en général, de veiller à l'exécution des ordres impériaux donnés dans la lettre du 29 août et d'assurer à Maximilien qu'on n'était véritablement obligé de lui enlever tout secours. Le général devait essayer de connaître les intentions de Maximilien, user de son influence pour l'amener à abdiquer et travailler ensuite à la formation d'un gouvernement aussi favorable que possible aux intérêts français (1). En outre, le général apportait la nouvelle, qu'obéissant à la pression des États-Unis, on avait décidé de rappeler les troupes au printemps prochain (1867).

Le 12 octobre, Castelnau arriva dans le port de Vera-Cruz. Il devait motiver, vis-à-vis de Maximilien, la décision de Napoléon par la situation extérieure de la France, qui l'obligeait de réunir ses forces pour être prêt à toute éventualité.

(1) Récit détaillé dans l'ouvrage de M. de Lamoignon, *Le Mexique*, t. IX, p. 89.

Conformément à cela, il déclara aux Mexicains qui étaient venus pour le recevoir, que Napoléon avait bien promis de laisser ses troupes au Mexique jusqu'en novembre 1867, mais que ceci avait été dit en un temps où le paix régnaient en Europe et partant dans de tout autres conditions. Mais, après sa victoire sur l'Autriche, la Prusse s'était rapprochée de la Russie, et ces deux pays menaçaient maintenant l'armée française d'un million et demi d'hommes. La France, qui n'en avait que 390 000, devint donc obligée de précipiter le rappel des troupes. Il n'était pas question, tout comme dans les lettres de Napoléon à Maximilien, de la pression de l'Union, une des causes principales de cette mesure. On espérait à Paris cette pression comme une humiliation, et partant on ne voulait pas en parler, pour éviter autant que possible la situation piteuse de la France en face de l'Union. Castelnau affirmait n'avoir jamais reçu l'ordre de forcer Maximilien à abdiquer; ce qui était vrai pour la forme, mais ceci de son côté ne le préjudicia pas, conformément aux désirs de Napoléon, de faire tout son possible pour amener l'empereur du Mexique à signer son abdication (1).

Bazaine reçut le jour même le général de brigade, dont les pouvoirs étaient plus grands que ceux du maréchal de France; avec des sentiments mêlés. Mais le maréchal était avant tout un soldat obéissant. Ce n'était pas dans son caractère de se révolter contre un tel procédé de son souverain, bien qu'il fut sans doute très blessant. Aussi voulait-il éviter à tout prix qu'on pût croire qu'il se rebelle en France, que le respect lui était dû. Il reçut donc très bien l'aide de camp, se montra seulement un peu embarrassé et cacha sa mauvaise humeur.

Le 18 octobre l'empereur Maximilien reçut deux télégrammes (2). L'un de Rome, de Castillo, qui lui annonçait la nouvelle de la maladie grave de l'impératrice et l'autre de Miraflores de Donibelles, lui disant que l'impératrice Charlotte y était arrivée accompagnée de ses médecins, et qu'on n'avait pas encore perdu tout espoir. L'empereur qui à ce moment souffrait de nouveau d'un accès de fièvre intermittente, fut

(1) Rapport à l'empereur Maximilien, 15 octobre 1866. Vienne, Archives de l'Etat.

(2) Voir Guillaume de Montlong, *Révolutions authentiques sur les derniers événements au Mexique*, t. I, p. 247.

terriblement éprouvé par cette nouvelle. La dernière lettre d'Eloin lui avait décrit l'état de santé de son épouse, comme ne pouvant pas être meilleur, et il avait également compté que sa femme obtiendrait encore en dernière heure un succès. La terrible vérité n'était pas clairement exprimée dans les télégrammes. On y disait seulement qu'on avait appelé le docteur Riedel de Vienne à Miramar. L'empereur demanda à son médecin s'il connaissait le docteur Riedel. « C'est le directeur de la maison d'aliénés », répondit Basch (1), sans se douter de rien. Et tout fut dit.

Le désespoir s'empara alors du monarque, affaibli par la maladie et dont la constitution, bien qu'il donnât l'impression de très bien se porter, avait déjà beaucoup souffert. Les deux époux s'étaient toujours tendrement et franchement aimés et la douleur et les soucis de l'impératrice à propos des maladies de son mari, avaient peut-être aussi contribué à ce qu'elle perdit la raison. Maximilien perdait en Charlotte son amie intime et son appui dans les temps les plus durs. Il était une nature trop faible pour décider de lui-même et supporter toute la responsabilité. Si on lui enlevait son point d'appui on le livrait complètement à cet état d'hésitation qui le caractérisait de par nature. Maximilien succomba sous l'impression terrible que lui fit la nouvelle de la maladie tragique de Charlotte. C'était elle qui l'avait amené à rester au pays en lui disant qu'elle obtiendrait du secours à Paris et à Rome. Maintenant tout était perdu et enfin le monarque, profondément bouleversé et soucieux, écoutait les conseils de Herzfeld, qui le conjurait de quitter le pays.

Encore le soir du 18 on en prit la résolution ; Herzfeld communiqua tout de suite cette décision au commandant de la corvette autrichienne *Dandolo*. A Mexico, on commença les préparatifs de départ, et l'empereur écrivit à Bazaine qu'il se rendait à Orizaba, parce que sa santé délicate exigeait un climat plus doux et qu'il pouvait recevoir à cet endroit plus vite les nouvelles qu'il attendait de Miramar. Herzfeld invita le comte Ressaiguier à envoyer à tout prix, dans quinze ou vingt jours, un bateau à voiles capable d'emmener en Europe l'empereur et sa suite de quatorze personnes, ainsi que tous les

(1) Voir Basch, *Souvenirs du Mexique*, I, p. 47.

objets de valeur. Ressaiguier devait garder à propos de tout ceci un silence absolu. L'empereur Maximilien avait donné cet ordre pour être sûr de pouvoir quitter le pays aussi dans le cas où le commandant de la corvette autrichienne ne le laisserait pas venir à bord, parce que le bruit courait que l'empereur d'Autriche ne permettait pas le retour de Maximilien à cause des indiscretions à propos de la situation de l'empereur François-Joseph, contenues dans la lettre d'Eloin. Ressaiguier s'acquitta de cet ordre avec le dévouement connu. Il avait été très amèrement éprouvé par son éloignement de la cour de Maximilien, mais il n'avait jamais hésité à se dévouer à son empereur et était accouru au premier appel. En peu de temps il avait trouvé le voilier *Maria* et s'appêtait à le faire partir pour Vera-Cruz.

Maintenant Maximilien ne s'opposa plus à ce qu'on rendît le petit Iturbide à sa mère et lui fit écrire dans ce sens le 20 octobre (1).

Les événements à la cour impériale excitèrent dans les cercles conservateurs la plus grande consternation. Les plus notables d'entre eux furent tenus au courant de tout cela par leur agent, le père Fischer. Lorsque l'empereur lui parla de sa résolution, le père Fischer, si on en croit ses propres paroles, lui aurait ouvertement exprimé son mécontentement (2).

Le jésuite était avant tout très indigné qu'on eût pris une telle résolution sans le consulter préalablement. Ensuite il trouvait qu'il était impossible à l'empereur de quitter le pays avant d'avoir mis de l'ordre dans les mille et une affaires qui attendaient encore leur solution, sans régler la situation du corps belge et autrichien et sans avoir fait quelque chose pour ceux qui les constituaient. Il n'était pas conforme à l'honneur et à la dignité de l'empereur de s'enfuir de la sorte. Les objections de Fischer firent bien de l'impression sur l'empereur, mais, en attendant, le parti opposé gardait encore le dessus à cause de l'impression que lui faisait la maladie de l'impératrice et on maintint la résolution de partir pour Orizaba. Mais Fischer n'était pas homme à se rendre si vite. Le port d'embarque-

(1) Empereur Maximilien à Alice et Josepha Iturbide, 20 octobre 1866. Le petit Iturbide fut emmené en Europe où il resta. Il alla ensuite en Hongrie et épousa une baronne Mikosch.

(2) Rapport du père Fischer à Beust. Vienne, Archives de l'État.

ment était encore loin et le monarque voulait rester quelque temps à Orizaba. Il se présentait donc encore l'occasion de l'influence.

Lorsque le ministère conservateur donna la cause des événements, il donna immédiatement sa démission. Mais Fischer arriva à persuader les ministres, qu'en tant que caractère de l'empereur, il n'était pas nécessaire de considérer leur cause comme perdue, bien que l'empereur se fût pour le moment complètement débouffé. Bazaine resta également pour que les ministres restassent à leurs postes. Il était chargé un chasseur qu'on le chargea de la dictature. Le cabinet retourna donc sa démission.

Entre temps on avait rédigé une proclamation (1) dans laquelle il était dit que les luttes et l'opposition dans le pays rendaient une entente impossible, que Dieu avait affaibli l'empereur, maintenant que le bonheur de sa vie venait de finir par la maladie de l'impératrice et qu'il ne voulait pas consentir à prolonger une situation dont la durée ne pouvait qu'aggraver les maux qui pesaient sur le Mexique. On appellerait une régente qui devait gouverner jusqu'à la décision du congrès. La proclamation ne fut pas publiée sur le champ.

(Dans un état de complète dépression physique et morale, l'empereur se mit en route pour Orizaba le 20 octobre. Avant tout, maintenant qu'il avait renoncé pour toujours à jouer le rôle d'un souverain du Mexique, les lois draconiennes contre ses ennemis politiques lui pesaient. Il donna ordre à Bazaine d'envoyer immédiatement les communications et interrompre leur travail d'annuler son décret du 3 octobre et de faire cesser toute sorte de poursuites politiques et toutes hostilités en général. Dans une des premières situations où l'on devait passer la nuit, arriva par hasard en même temps le général Castañeda, qui se rendait au Mexique. Le général demanda une audience, mais Maximilien eut à le recevoir. Dans les conditions actuelles, un tel entretien ne pouvait qu'être pénible. Il était résolu à abdiquer, malade et brisé, et n'avait aucune envie d'avoir encore une conversation qui ne pouvait donner aucun résultat.

(1) Brouillon d'une proclamation du 20 novembre 1866. Vienne, Archives de l'État. (2) Rapport du père Fischer à Brest. Vienne, Archives de l'État.

José Ignacio Conde.

Il voulait du repos et ne plus rien savoir de tout ce qui avait été. Il ne vit donc point le général et continua son voyage. À Acapulco on vint à l'empereur, pendant la nuit, les six mulets blancs qui traînaient sa voiture. Ce fait qu'on eût fait pareille chose, était significatif, mais cela montrait aussi que presque tout le monde regardait la fin de l'empire comme certaine et le voyage de l'empereur comme une preuve qu'il quittait définitivement le pays, bien qu'on n'en eût encore rien dit officiellement.

Mais à Orizaba, où l'empereur s'était fait bien des amis durant ses séjours fréquents, une surprise l'attendait. On lui avait déjà fait savoir, dans la dernière station, qu'on lui préparait des ovations. Elles avaient été arrangées par les conservateurs et en toute hâte encouragées par le père Fischer. Comme il fallait du temps pour organiser la réception, le jésuite, sous prétexte de ménager la santé de l'empereur, était arrivé à faire durer le voyage de Mexico à Orizaba sept jours. Maintenant tout allait pour le mieux. Le père connaissait l'impressionnabilité de l'empereur, quand il s'agissait de soi-disant manifestations de l'amour du peuple. En ce moment il fallait flatter la vanité de l'empereur et son désir de popularité, pour le mettre dans un état d'esprit, qui seul offrirait l'espoir de le faire changer de résolution.

Le projet réussit. Lorsque Maximilien apprit qu'on lui avait préparé une réception, il ordonna à son escorte française, sans laquelle il ne serait jamais arrivé sain et sauf à Orizaba, de rester en arrière et il se rendit à cheval dans la ville, seulement accompagné de sa suite immédiate, et les conservateurs le reçurent avec des exclamations de joie. Maximilien avait toujours l'air de s'entourer en public d'aussi peu que possible de Français, pour ne pas blesser le sentiment national des Mexicains. Maintenant où la France l'abandonnait, il avait naturellement encore plus de raisons pour se donner une telle attitude.

Le rôle de Pierron était à peu près terminé. Bien qu'il portât toujours le titre de chef du secrétariat, l'empereur avait le sentiment que Pierron lui était devenu inutile et il voulut prendre soin de son avenir. Parmi les nombreuses lettres qu'il écrivit en ce temps et qui ne furent pas envoyées, il en avait une pour Na-

poléon III, dans laquelle il parlait uniquement de Pierron et le recommandait aux bonnes grâces de l'empereur. « Pendant les deux années, écrivait Maximilien, que cet officier a passées à mes côtés, j'ai été étonné de sa prodigieuse instruction et de la rare fermeté de son caractère, que n'émeuvent ni la prospérité ni l'adversité.

« Je n'ai eu qu'à me féliciter de son intelligent concours et de la profondeur de ses connaissances dans les branches les plus diverses (1). »

Mais Maximilien ne voulant plus avoir de Français dans son entourage, il n'avait pas emmené Pierron à Orizaba. Dans les derniers temps le Français avait éprouvé contre les deux nouveaux conseillers de l'empereur, Fischer et Herzfeld, une très grande haine. Maintenant il envoyait de Mexico télégramme sur télégramme à l'empereur et lui faisait part des idées de Bazaine, de Dano et de Castelnau. Ces trois personnes considéraient la situation comme intenable et craignaient qu'après l'abdication éclatât une guerre civile des plus affreuses, avant même le départ du corps expéditionnaire français. Pour l'éviter il fallait adresser une demande, venant de la part de la France et du Mexique, à l'Union, pour qu'elle intervînt, ce qui pouvait être dangereux, il est vrai, à cause de la sympathie des Américains pour le régime républicain et libéral. Mais si l'empereur voulait nommer une régence et que Bazaine fût choisi, Castelnau ne pourrait le permettre que pour quinze jours tout au plus, ensuite il faudrait que trois Mexicains, peut-être Don Luis Mendez, Linares et don Luis Robles, s'en chargeassent.

La réception solennelle à Orizaba ne parvint pas à faire revenir l'empereur sur sa résolution. Les préparatifs de voyage furent continués. Caisses sur caisses, tout ce qui appartenait à l'empereur et les archives secrètes furent apportés à bord du *Dandolo*, dont le commandant reçut l'avis de prendre du charbon et de se tenir prêt. Maximilien écrivit au colonel Kodolitsch, qui avait pris le commandement des Autrichiens après le départ de Thun, qu'il devait faire vendre les canons

(1) Empereur Maximilien à Napoléon III, brouillon, 8 novembre 1866. Pierron entra de fait en conflit avec Bazaine, qui le fit même mettre aux arrêts (?) pendant quelque temps. Plus tard Napoléon le prit comme officier d'ordonnance et il fit la guerre de 1870 dans l'entourage immédiat de l'empereur. Vienne, Archives de l'État.

autrichiens, qui étaient la possession privée de l'empereur et utiliser l'argent pour soutenir les officiers et les soldats invalides du corps (1).

Herzfeld continuait à encourager l'empereur dans sa résolution. Il était venu à Mexico uniquement pour aider à sauver de la débâcle menaçante son ami impérial, duquel il n'avait reçu que des bienfaits, auquel il était reconnaissant et qu'il aimait. Venu au Mexique, il avait trouvé la situation encore plus menaçante qu'il ne l'avait cru en Europe et il avait redoublé d'efforts, sous l'impression des mauvaises nouvelles de Paris et de Rome. Ceci détermina le père Fischer à employer maintenant des moyens énergiques contre cet intrus. Le jésuite était résolu de se débarrasser de Herzfeld et conseilla à l'empereur de l'envoyer à l'avance pour « préparer les voies pour son retour ».

L'empereur, de fait, recommençait à hésiter. Il demanda l'avis des personnes de son entourage, tel que son nouveau médecin, le docteur Samuel Basch, qui lui conseilla de ne rien précipiter et de régler avant tout ses affaires en toute tranquillité (2). Basch ne connaissait pas suffisamment l'empereur et ne songeait pas que chaque délai, étant donné l'indécision de l'empereur et son désir secret de rester au pouvoir, était un danger pour l'exécution de sa résolution. Maximilien demanda également l'avis du directeur du musée Bilimek. En un mot tout le monde aurait dû lui donner conseil quand lui seul uniquement pouvait tout peser, décider et ensuite exécuter. Mais finalement ce fut son désir secret qui l'emporta.

Le père Fischer sut très adroitement exploiter le sentiment d'amour-propre de l'empereur en parlant ostensiblement de son départ comme d'une fuite. Ceci commençait maintenant à opérer. L'empereur songea à sa position peu enviable, lors de son retour dans la patrie, et subitement il se retira de Herzfeld. Il autorisa son départ et le père Fischer sut arranger la chose de telle façon que l'empereur ne le revît plus. Résigné et malheureux, mais sans savoir que Fischer en était la cause,

(1) Empereur Maximilien au colonel Kodolitsch, camp d'Orizaba, 31 octobre 1866. Brouillon paraphé, Vienne, Archives de l'État.

(2) Voir Basch, *Souvenirs du Mexique*, Leipzig, 1868, p. 49.

il s'embarqua. De la Havane encore il voulut faire un dernier essai et écrivit au père Fischer (1).

(1) Voir Herzfeld.

Herzfeld continuait à encourager le départ de son

ami et à lui faire espérer un succès prochain.

« J'espère que cette lettre ne vous rejoindra plus sur le sol

mexicain. Chaque heure de délai devient un danger terrible.

Les causes pour lesquelles l'empereur reste encore sont nulles.

Partez, partez de ce pays, lequel, dans quelques semaines,

sera le théâtre de la plus sanglante des guerres civiles. De tous

les côtés s'approche le malheur. Les Yankees envahissent le

pays. Miramon se prononce à Campeche, la guerre fratricide

la plus terrible éclatera en peu de jours. Insistez pour que l'em-

pereur parte à tout prix. Je n'ai plus pu le voir; je ne savais

rien, tombé subitement en disgrâce, sans avoir commis la

moindre faute. Quelques heures seulement me séparaient de

l'accomplissement de la tâche conçue en Europe et que j'ai

pendant quatre mois, exécutée avec logique et énergie. Je n'ai

jamais songé à la reconnaissance, ce n'est que la liberté et la

sûreté de l'empereur qui me préoccupaient. Le sort vous a

appelé pour achever cette œuvre. Sauvez le pauvre et noble

souverain. L'Autriche, l'Europe, la maison impériale vous en

seront reconnaissants. Soyez ferme. Ne vous laissez pas

influencer par Mexico! Vous avez fait votre devoir envers

vos confrères, remplissez maintenant les devoirs de la reli-

gion, sauvez l'empereur, sauvez l'homme.

« J'attends à New-York la nouvelle du départ et j'agrai

ensuite, sous ma propre responsabilité, comme le bien de

l'empereur le demandera.

« Soutenez-moi, défendez-moi contre des accusations in-

justes, comme je l'ai fait aussi toujours vis-à-vis de vous.

Savez-vous que j'aurais dû être arrêté par les Français? Ceci,

je le dois à Pierron! Adieu, et pensez amicalement à votre

ami dévoué

Herzfeld. Il autorise son départ et le père Fischer surstraigne

la chose de telle façon que l'empereur ne le revît plus. Résigné

le père Fischer lut cette lettre en souriant et la mit de

côté. Il avait réussi à tromper cet homme. Il voyait mainte-

(1) Empereur Maximilien au colonel Kolditsch, camp d'Orizaba,

(1) Herzfeld au père Fischer, la Havane, 5 novembre 1866, Vienne,

Archives de l'État.

(2) Voir Fischer, Souvenirs du Mexique, Leipzig, 1868, p. 13.

nant dans l'éloignement de Herzfeld et dans une amélioration de l'état physique de l'empereur, un bon signe. Fischer avait aussi été nommé, le 30 octobre, aide du premier chambellan, et le règlement de toutes les affaires personnelles de l'empereur lui était confié, tâche qui était bien en rapport avec le départ de l'empereur, mais était aussi un signe de grande confiance envers le père. Mais celui-ci n'était pas encore au fait. Maximilien écrivait toujours des lettres d'adieu qui commençaient presque toutes par ces mots : « Au moment de me séparer de notre chère patrie, etc. Il avait déjà rédigé un télégramme pour Kolditsch, Sophie, qui disait combien il avait été touché par les lettres reçues et annonçait qu'il venait, après une dure et touchante séparation du Mexique, de s'embarquer pour l'Europe. Il est vrai que ce télégramme ne fut pas envoyé, pas plus qu'une lettre à Bazaine, dans laquelle il priait Meunier (1) de vouloir régler en même temps le rapatriement du corps autrichien et du corps belge, d'assurer la pension de la princesse Josephine, de payer aux employés du secrétariat encore deux mois de solde et de leur donner bientôt un nouveau emploi, enfin de régler la question de la liste civile. Le colonel Kolditsch devait diriger le rapatriement des troupes autrichiennes, on avait même sollicité que Bazaine ne reçût jamais cette lettre, il était pourtant d'après toutes les autres nouvelles, persuadé que l'empereur quittait définitivement le pays et qu'il ne fallait plus compter sur lui. Il fallait donc établir au Mexique, suivant les désirs de Napoléon, un gouvernement aussi favorable que possible aux intérêts français. Conformément aux vœux du gouvernement à Paris, il était de l'avis que des négociations avec Juárez étaient impossibles et d'honneurantes. Il voulait mettre un des plus éminents chefs du parti libéral en opposition avec Juárez, en lui offrant de former le gouvernement. Riera s'opposait contre Bazaine, qui était moins difficile et moins coûteux de soutenir. L'empereur que l'on formait au nouveau gouvernement. Bazaine répondit d'un ton bref que Maximilien s'embarquerait dans la nuit du 7 au 8 octobre. Les maréchaux s'adressa alors à d'autres chefs juristes, mais ils refusèrent toute négociation avec lui; seulement le 27 octobre,

(1) Pierron à l'empereur Maximilien, Mexico, 28 octobre 1866, Vienne.

(1) Maximilien à Bazaine, Orizaba, 5 novembre 1866, Bruxelles.

il eut un entretien, il est vrai sans résultat, avec Riva Palacio (1). Ensuite le maréchal songea à entrer en négociations avec Porfirio Diaz, qu'il avait fait prisonnier au commencement de 1865 à Oajaca, mais qui s'était enfui ensuite. En France on avait conseillé à Castelnau de s'adresser au général Ortega, qui était connu comme ennemi de Juarez. Mais il s'était déjà rendu impossible et il ne restait donc que la seule issue pénible de s'adresser à un ami du président. Les partisans de Juarez eurent maintenant un succès militaire après l'autre : Porfirio Diaz venait justement de battre une colonne impériale qui l'avait rejoint près d'Oajaca. Les Français ne prenaient plus part aux combats. En de telles conditions on ne pouvait plus songer à continuer la guerre. Les ennemis de l'empire relevaient la tête de plus en plus librement. Dans un ordre du jour du général américain Sheridan, qui commandait à la frontière, tous les partisans de Maximilien furent désignés comme flibustiers. Tout égard envers les Français tombait également, et ceci même dans la capitale. Dans un théâtre on donnait alors une fantasmagorie dans laquelle étaient représentés Napoléon, Maximilien, Juarez et les adhérents des deux partis. Tandis qu'on acclamait les juaristes, on injuriait et menaçait de mort les deux empereurs et leurs paladins et surtout Napoléon. Bazaine demanda au ministre de la Justice que le théâtre fût fermé et que le président de la police fût immédiatement renvoyé, sous menace qu'il fermerait sans cela le théâtre lui-même. Les ordres furent vraiment effectués. De tels incidents aggravèrent encore les relations du maréchal avec les autorités, qui voyaient avec indignation cet empiétement sur leurs droits de la part d'un homme qui était sur le point de quitter le pays.

C'était les premières suites du départ de l'empereur. Comme toujours, quand un régime s'effondre, on voyait disparaître tous les principes, les caractères et les opinions comme de la neige au soleil. Les serments de fidélité, le dévouement, l'incorruptibilité, le courage, qu'étaient-ils devenus? Des milliers trahissaient, jouaient un double jeu, seuls quelques fidèles

(1) Pierron à l'empereur Maximilien, Mexico, 28 octobre 1866. Vienne, Archives de l'État.

restèrent bravement les mêmes jusqu'au dernier moment portant bien haut et la tête et l'honneur.

La réception à Orizaba avait procuré à Maximilien un très vif plaisir et ce sentiment fut encore augmenté par le climat superbe et la beauté des alentours de la ville. L'empereur se remit et avec l'amélioration de sa santé il recommença à reprendre courage. Les ministres conservateurs redoublaient leurs efforts pour déterminer l'empereur à rester. Théodosio Lares représenta à l'empereur quel sort attendait ses nombreux adhérents s'il quittait le pays (1) et lui rappela les mots qu'il avait prononcés lors de la fête de l'indépendance où il avait dit être prêt à faire tous les sacrifices pour le bonheur et l'indépendance du pays et qu'il ne fuirait pas, puisqu'un Habsbourg ne fuyait pas au moment d'un danger. Lares parla également du serment que Maximilien avait juré à Miramar. « Que dirait le monde, que dirait l'histoire, s'écria-t-il, si on le violait! »

Le ministre de la maison impériale, Arroyo (2), cherchait également à influencer l'empereur dans ce sens. Castelnau, disait-il, n'avait nullement l'ordre de presser l'empereur d'abdiquer et Bazaine resterait toujours, jusqu'à son départ, avant tout le premier soldat de l'empire. Le ministère était d'avis qu'on pouvait sauver la situation avec les forces qui restaient et un emprunt. L'empereur devait retourner dans la capitale. Le mécontentement du peuple contre les Français augmentait chaque jour, par contre les preuves de sympathie pour la personne de Maximilien devenaient toujours plus fréquentes. « Si Votre Majesté nous quitte, ce serait un malheur terrible pour la population. »

La position de Maximilien était vraiment difficile. Il recevait de tous les côtés les nouvelles les plus contradictoires. Justement était arrivée une lettre de Pierron (3), dont le contenu semblait se baser sur des communications de Bazaine, de Dano et de Castelnau. « Sire, écrivait le capitaine, comme on propage dans la ville le bruit que Votre Majesté retournera à la résidence, on m'a fait connaître les dernières résolutions

(1) Théodosio Lares à Maximilien, 26 octobre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) Arroyo à Maximilien, 4 novembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(3) Pierron à Maximilien, 31 octobre 1866. Vienne, Archives de l'État.